

par le général Ortéga, partisan de Juarez, et obligé de fuir à la Havane sur l'île de Cuba.

Maintenant, le chemin était libre pour Juarez. En janvier 1861, il prit possession du pouvoir exécutif dans la capitale du Mexique, bien décidé à n'avoir d'égards pour qui que ce soit et de tout diriger et exécuter comme bon lui semblait.

C'est ainsi qu'il osa faire des lois dirigées contre le puissant parti conservateur, lois qui jusque-là avaient été complètement impossibles et inexécutables. Il nationalisa, c'est-à-dire confisqua, tous les biens de l'Église, abrogea les privilèges du clergé, reconnut toutes les religions et toutes furent placées sur le même pied que le catholicisme. Il supprima les couvents, bannit l'archevêque, les évêques et toutes les personnes qui avaient soutenu le parti adverse, entres autres aussi l'ambassadeur d'Espagne.

Lorsque l'Espagne, la France et l'Angleterre firent remarquer les préjudices nombreux causés à leurs nationaux par la situation anarchiste au Mexique et lorsque les bons de la banque Jecker furent présentés pour être payés, Juarez employa d'abord, pour les puissances étrangères, des moyens dilatoires, puis tout à coup il décréta que tous les traités avec les étrangers étaient nuls et non avenue. Là-dessus il cessa, pendant deux ans, tout paiement et tout versement d'intérêts pour les emprunts étrangers. Le même sans-gêne, qu'il mettait dans ses relations avec ses compatriotes qui ne pensaient pas comme lui, il le mettait avec les puissances européennes qui, se disait-il, étaient très loin du Mexique et partant peu dangereuses. D'autre part, il savait fort bien qu'elles ne s'entendaient pas entre elles. Cette fois pourtant il se trompa dans ses calculs et le danger allait devenir imminent. Le sans-gêne exorbitant du président, soit avec les Mexicains, soit avec les étrangers, avait été poussé trop loin. Les suites n'allaient pas tarder à se faire sentir. Cette attitude intransigeante, à un moment si décisif, ne contribua pas peu à favoriser le drame dont son pays allait être le théâtre dans les sept années suivantes.

CHAPITRE II

DANS LES COURS EUROPÉENNES

Premières démarches de Gutierrez de Estrada. — La famille de la comtesse Montijo. — José Hidalgo. — Eugénie de Montijo devient impératrice. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien rend visite à Napoléon III. — Impressions de l'archiduc à Paris et à Bruxelles. — Le roi Léopold et sa fille Charlotte. — Peinture critique de la cour belge par l'archiduc Maximilien. — Ses fiançailles. — Lutte pour la dot. — José Hidalgo s'entretient sur le Mexique avec l'impératrice Eugénie. — Intérêt de l'impératrice pour la politique. — Infidélités de Napoléon III. — L'impératrice Eugénie et l'Amérique. — Elle parle du Mexique à son mari. — La guerre de 1859 et ses suites. — Voyage de l'archiduc dans l'Amérique du Sud. — Terreur panique à son retour. — Esprit d'aventure et besoin d'activité.

Pendant toutes ces luttes entre les partis et les multiples événements politiques qui se déroulaient au Mexique, un nombre assez considérable d'habitants avaient émigré en Europe. Ils avaient quitté le pays, emportant tout ce qu'ils pouvaient emporter, et cherché un refuge dans les capitales d'Europe. Beaucoup d'entre eux furent bientôt conquis par le charme de la vie des grandes villes européennes. Ils y prirent même un goût si vif qu'ils oublièrent leur patrie. D'autres, au contraire, politiques à l'esprit de parti, hommes auxquels la victoire du parti adverse avait fait perdre leur position et entraîné la perte de leurs biens, continuaient, loin de leur pays, leurs intrigues politiques et cherchaient par tous les moyens possibles à nuire à leurs adversaires surtout en excitant contre eux les cours européennes.

A ces derniers appartenait J.-M. Gutierrez de Estrada qui, depuis 1840, lors de l'apparition de sa brochure monarchiste, était resté éloigné de sa patrie. Gutierrez poursuivait avec ténacité son idée d'ériger une monarchie au Mexique avec

un prince européen à la tête et de ruiner ainsi la puissance de ses adversaires radicaux-libéraux. En 1842, il avait fait des démarches dans ce sens auprès des gouvernements français et anglais. En 1846, il s'adressa au puissant chancelier d'Autriche, le prince Metternich, et essaya de gagner à son idée cet homme d'État.

Metternich reçut le Mexicain comme il recevait la plupart de ceux qui professaient ses maximes conservatrices, mais les idées de cet homme lui parurent par trop fantastiques. Il congédia son visiteur en l'invitant à lui rédiger un mémoire à ce sujet. Cette manière de faire était une façon polie de remettre la question aux calendes grecques. Il est vrai que chez Gutierrez de Estrada ce moyen était dangereux, car il était difficile de l'arrêter s'il avait une fois commencé à écrire. Il avait un style ampoulé, pompeux et verbeux, ni dans ses lettres ni dans ses brochures il n'arrivait au bout de son idée. Il écrivait des lettres de trente pages ou plus dont le contenu aurait pu se dire en deux pages et d'une façon plus claire. Son ton de prédicateur emphatique, dans ses écrits, sa manie de toujours employer des superlatifs et d'invoquer Dieu et tous les saints du paradis, aurait dû, semble-t-il, choquer ses lecteurs. Or, c'est précisément par là que Gutierrez a su conquérir un grand nombre de partisans.

Il envoya donc un mémoire au prince Metternich (1), dans lequel il exposait que, dans l'intérêt même du Mexique, il fallait donner à ce pays un bon gouvernement pour mieux exploiter ses marchés au point de vue commercial, sinon, disait-il, il ne pourrait pas maintenir sa liberté et ne servirait qu'à agrandir « l'ambitieuse Amérique du Nord ».

La réponse du chancelier ne satisfait point le Mexicain, ancien ambassadeur à la cour de Vienne. Quelques semaines plus tard Gutierrez, qui s'était installé à Rome où il s'était créé une résidence superbe au palais Marescotti, adressa de cette ville, au prince Metternich, un supplément à son mémoire.

On ne devrait pas, écrivait Gutierrez, encourager « l'esprit de domination et de prépondérance » de la République de

(1) Gutierrez de Estrada au prince Clément Metternich, 28 mars 1846. Copie comme pièce ajoutée d'une lettre du même au prince Richard Metternich, 4 juillet 1861. Vienne, Archives de l'État.

l'Amérique du Nord. Si les puissances européennes veulent déjà aujourd'hui ménager la « susceptibilité de ce colosse agressif, de ce géant que l'on prend peut-être à tort pour un enfant », comment ces puissances pourront-elles se défendre plus tard contre les exigences croissantes des Américains au point de vue commercial et industriel? Le triomphe de l'Amérique n'est possible qu'aux dépens de l'Europe qui payera cher alors son inaction et son incompréhensible indifférence d'aujourd'hui. Cet exposé se terminait par des phrases flatteuses à l'adresse du vieux chancelier, dont la « mission glorieuse devait être de faire flotter en Amérique la bannière de l'Europe et de ses principes salutaires ».

L'expérimenté chancelier avait tout écouté, peut-être aussi jeté un coup d'œil sur ces lettres et y avait fait répondre par quelques phrases, mais sans s'engager dans cette affaire.

Les événements de 1848 et 1849, dont les suites furent durables, avaient mis au second plan la question mexicaine. Vers la fin de l'année 1849, Gutierrez avait en vain remis sa brochure *le Mexique et l'Europe* au roi Louis-Philippe, à Metternich et à Palmerston. Les deux premiers avaient été balayés par la Révolution et Palmerston était trop occupé d'un autre côté. Gutierrez dut se résigner à attendre, dans son palais à Rome, des temps plus propices. Toutefois, les hommes d'État les plus puissants de l'Europe avaient écouté ses propositions. C'était peu, il est vrai, mais on pouvait continuer à bâtir sur ses fondements.

C'est alors qu'un secours lui arriva du Mexique. Santa Anna, qui avait, comme on le sait, reconnu en 1854 qu'il ne pourrait maintenir sa dictature au Mexique avec ses propres moyens, avait eu l'idée de gagner comme monarque un prince européen. Celui-ci devrait naturellement s'appuyer sur des troupes européennes et Santa Anna veillerait à ce que le prince, n'ayant aucune idée de la situation, en serait réduit à recourir à lui. Santa Anna se souvint alors du monarchiste mexicain Gutierrez qui avait émigré en Europe et avec lequel il était resté sans correspondre durant quatorze ans. Il lui écrivit le 1^{er} juillet 1854 et lui donna l'autorisation, en sa qualité de président de la République du Mexique, d'agir aux cours de Londres, de Madrid, de Paris et de Vienne pour l'établissement d'une monarchie au Mexique, avec un prince appartenant à une dynastie euro-

péenne. Mais Gutierrez ne pouvait plus suffire tout seul à la besogne. Il avait besoin d'un aide et choisit comme homme de confiance le second secrétaire de l'ambassade mexicaine à Londres, le jeune don José Manuel Hidalgo y Esnaurrizar. Ce jeune diplomate appartenait à une famille de la noblesse d'Andalousie. Son père avait été colonel au service de l'Espagne. Il s'était rangé du côté d'Iturbide, lorsque celui-ci avait commencé à faire de la politique pour son propre compte. Après la chute d'Iturbide, il était resté au Mexique où il avait réussi à conserver ses biens. Le fils du colonel avait combattu en 1847 contre l'Union dans la garde nationale mexicaine. Il avait été appelé ensuite, grâce à une protection puissante (1), comme secrétaire de légation à Londres et aussi pour quelque temps à Rome, où il avait eu l'occasion d'être présenté au pape Pie IX et de gagner sa bienveillance. D'un extérieur agréable, élégant, de taille élancée, d'un caractère doux et de manières attrayantes, Hidalgo savait se faire aimer partout et surtout dans les cercles féminins. Ce jeune homme du monde était fait pour le rôle qu'on voulait lui faire jouer. Son père appartenait au parti conservateur, le seul à avoir quelques membres qui songeassent à la monarchie.

Hidalgo, grâce aux manœuvres de Gutierrez, reçut sa nomination comme secrétaire d'ambassade à Madrid, avec une lettre secrète du ministre des Affaires étrangères au Mexique lui ordonnant d'aider Gutierrez, mais de tenir secrète toute l'affaire vis-à-vis de son propre chef, Oivo, ambassadeur du Mexique à Madrid. C'était là naturellement une mission très pénible et très délicate (2). Gutierrez, qui savait très bien qu'on ne s'était pas encore consolé en Espagne de la perte de cette belle et riche colonie, tâcha de gagner à la cour de Madrid la reine à son projet. Mais la révolution espagnole de 1854 renversa ses desseins. Un an plus tard, Santa Anna était chassé de la présidence et, par là, l'activité des deux négociateurs perdit sa base légitime. Le nouveau gouvernement mexicain était l'adversaire de Gutierrez et de Hidalgo et ce dernier perdit

(1) Voir FRANCISCO DE PAULA DE ARRANGOIZ, *Méjico desde 1808 hasta 1867*. Madrid, 1872, tomo II, p. 414.

(2) « Notes secrètes de M. Hidalgo à développer le jour où il conviendra d'écrire l'histoire de la fondation de l'empire mexicain. » Archives secrètes de l'empereur Maximilien.

son poste de secrétaire à Madrid. Néanmoins Gutierrez et Hidalgo, ne se souciant guère du changement de régime au Mexique, continuèrent secrètement leurs négociations. Mais la guerre de Crimée, qui venait d'éclater, coupa court aux négociations, et celles qui eurent lieu plus tard n'aboutirent à aucun résultat, l'ambassade mexicaine de Madrid dut même, en 1857, être transférée à Paris.

Déjà pendant les années où Hidalgo avait autrefois séjourné à Madrid, sans y remplir de fonction, il avait eu l'occasion de frayer avec une famille de la vieille noblesse espagnole, dont la gloire devait bientôt se répandre par toute l'Europe. C'était celle du comte Manuel Fernandez de Teba, qui devint plus tard, lorsque son frère aîné mourut, le chef de la famille et porta comme tel le titre d'un comte de Montijo et d'un duc de Penderanda. Sa femme appartenait à la vieille noblesse d'Écosse, mais la famille Kirkpatrick, complètement appauvrie, avait émigré à Malaga et le père de la comtesse y avait ouvert un débit de vin où, parmi les habitués, on voyait aussi le comte de Teba, déjà d'un certain âge et qui était borgne. C'était un chaleureux partisan de Napoléon I^{er} et il avait combattu sous ses drapeaux jusqu'en 1814. Son admiration pour le grand Corse allait jusqu'à la vénération. Durant ces années de perpétuels combats et d'une vie sans repos, il n'avait pu songer à fonder un foyer et ne s'était pas marié. Mais rentré après la chute de Napoléon, il ressentit doublement sa solitude dans une petite garnison. C'est pourquoi la belle et ambitieuse fille du riche marchand de vin, d'origine noble, réussit bientôt à captiver l'homme qui était presque un vieillard si bien qu'il l'épousa malgré la résistance de sa famille. La jeune femme sut rapidement s'adapter à son nouveau rôle. Sa maison devint bientôt une des plus honorées et des plus hospitalières de Malaga. La société oublia vite le passé et remplit les salons de la belle femme. Et comme celle qui était maintenant une comtesse avait de l'esprit et du savoir-faire, elle sut s'attacher les gens qui devaient lui être d'une utilité durable pour sa carrière sociale. Lentement et progressivement, elle atteignit tous ses buts. A Grenade, où le comte avait séjourné un certain temps, deux filles leur étaient nées, dont la seconde, Eugénie, avait vu le jour le 5 mai 1826, date à laquelle, cinq ans plus tôt, Napoléon I^{er} avait fermé pour toujours ses yeux à Sainte-Hélène.

Il est difficile de ne pas voir une certaine coïncidence entre cette date et la future destinée de la jeune fille. La mère d'Eugénie en avait déjà été frappée lors de la naissance de sa fille. Elle était aussi une fervente admiratrice de Napoléon I^{er}. Encouragée encore dans son admiration et par son mari et par les événements de sa vie, elle collectionnait et lisait tout ce qui avait trait à l'homme gigantesque. Dans la maison des Teba on vouait un vrai culte à Napoléon. Après la mort du comte de Teba, en 1839, la comtesse s'établit à Madrid avec ses deux filles élevées au Sacré-Cœur à Paris. Elle sut bientôt s'y faire, pour elle et ses filles, une position, dans la société et à la cour, digne de l'éclat d'un nom célèbre depuis si longtemps. La maison de Teba, avec sa triple dignité de Grands d'Espagne, était apparentée avec les familles les plus connues du pays, entre autres aussi avec la maison Guzman, qui avait également des parents au Mexique.

La comtesse de Montijo, riche, encore jeune, dans une position honorable et veuve, se laissait volontiers faire la cour malgré ses filles déjà grandes. Un de ses admirateurs les plus ardents était le général Narvaes, autrefois tout-puissant auprès de la jeune reine. L'élégant et souple diplomate, le jeune Don José Hidalgo, avait trouvé accès dans la maison du général. La comtesse de Teba éprouvait de la sympathie pour ce jeune homme aux manières modestes, qui fréquenta bientôt très souvent la maison de Montijo, comme s'il avait été de la famille. Il connaissait naturellement aussi très bien les deux filles de la comtesse, qui le regardèrent et le traitèrent depuis ce temps comme un vieil ami de la famille.

Tout à coup, le bonheur fit son entrée dans la maison de la comtesse. Sa fille aînée épousa le duc d'Albe, un des plus riches et des plus nobles Grands d'Espagne, et Eugénie, douée d'une rare beauté, fit, durant ses nombreux voyages avec sa mère, la connaissance du prince Louis-Napoléon qui, en peu de temps, d'un prétendant obscur, méprisé et ridiculisé, devait devenir un des plus puissants souverains d'Europe.

Eugénie était en réalité admirablement belle. De grands yeux bleus éclairaient un visage aux traits réguliers et d'un teint extrêmement délicat. De lourdes tresses, tirant sur le rouge, encadraient sa tête. Sa stature aux membres délicats était parfaite. Mais son plus grand attrait était un charme

indéfinissable, répandu sur tout son être et que les plus grands peintres, même Winterhalter, n'ont pas pu suffisamment retenir. C'est pour cela que parmi les nombreux portraits d'Eugénie il n'y en a peut-être pas un qui rende vraiment bien ce qu'il y avait de particulier en elle. Elle était sans aucun doute une femme remarquable, sans être éminemment douée. Elle n'avait pas pleinement hérité de la nature passionnée de sa mère et, en question d'amour, elle pouvait toujours rester maîtresse d'elle-même. Par contre, la folle ambition de la mère se retrouvait chez la fille et elle préférait, comme nous le raconte Daudet (1), que quelqu'un dépassât le but, plutôt que de s'arrêter avant. Eugénie unissait la grâce féminine à des qualités fortement masculines. Elle était courageuse et téméraire, ce qui apparaissait surtout quand elle allait à cheval. Elle ne méprisait rien tant qu'une lâcheté quelconque. Énergique et entêtée, elle avait un cœur très pur et loyal. La musique ne lui disait rien, mais elle s'occupait beaucoup de bonne littérature et surtout d'histoire. Déjà comme petite fille elle avait eu une préférence très vive pour cette science, qu'elle garda comme impératrice, alors qu'elle faisait elle-même de l'histoire. Mainte fois elle confondit la société de la cour, brillante mais peu cultivée, par sa profonde science historique et aussi par sa connaissance remarquable des langues qui lui permettait de parler et d'écrire, sinon sans fautes, du moins convenablement, le français, l'anglais, l'espagnol et l'italien.

Telle était la femme dont se rapprocha Louis-Napoléon en 1852, alors encore prince-président de la République française. Un très court espace de temps le séparait de la dignité impériale, déjà ouvertement convoitée. Pendant les revues et dans les rues de Paris l'ancien cri napoléonien : « Vive l'empereur » montait vers lui. La magie toujours intense du nom du génial Napoléon I^{er} conduisait le neveu à la couronne. Si la gloire de ce nom était en grande partie la cause du succès de Napoléon III, on ne peut lui refuser cependant certaines qualités qui y contribuèrent aussi. Il était avant tout persuadé qu'il avait une mission historique, conviction que renforçait encore une prophétie faite à ce sujet. Deux fois, à Boulogne et à Strasbourg, il avait vainement essayé de se mettre à la

(1) Lucien-Alphonse DAUDET, *l'Impératrice Eugénie*, Paris.

tête de la nation française. Clair dans sa parole, poli et aimable, doué d'un charme personnel très attrayant, il savait gagner les hommes et les atteler au char de son bonheur. Tout d'abord conséquent, tenace et patient, probe en politique, mais sans égards ni scrupules, quand il s'agissait de son pays et de sa dynastie, en avançant en âge il perdit de plus en plus ces qualités sous le poids des soucis gouvernementaux et sous l'action d'une maladie qui le minait sourdement. Ses qualités moins bonnes se voyaient sur son visage. Il n'avait à peu près rien de son célèbre oncle ; son front fuyant, toute l'expression de son visage révélaient tout plutôt qu'intelligence, force et énergie. Pourtant il dépassait assez la moyenne pour ne pas tenter d'utiliser les chances que lui offrait son nom. Mais il n'était pas assez supérieur pour maintenir ce qu'il avait obtenu, le développer sagement et le mener à bonne fin d'une main énergique et prudente. Au commencement il eut de la chance, mais plus tard survinrent de graves négligences et tandis que Napoléon I^{er} avait gouverné lui-même et d'une main sûre, Napoléon III se laissait souvent entraîner par les vagues qui devaient naturellement conduire à l'abîme une barque si fragile.

Louis-Napoléon était un grand admirateur des femmes et l'avait suffisamment prouvé déjà avant d'avoir mis sur sa tête la couronne de France. Même pour Eugénie de Montijo, ses intentions ne paraissaient pas avoir été, au début du moins, très sérieuses, mais la fière Espagnole n'était pas à avoir pour une amourette. Dans la suite, il aima réellement la jeune fille et songea à l'épouser, il est vrai que ce fut seulement après avoir essuyé d'humiliants refus auprès de différentes princesses des vieilles dynasties d'Europe. C'est ainsi qu'il se décida de faire de nécessité vertu, et sous prétexte de sentiments démocratiques qui étaient censés le guider dans son choix, il épousa Eugénie de Montijo, peu de temps après avoir accepté de fait, le 1^{er} décembre 1852, le titre et l'héritage de l'oncle célèbre. Le mariage fut célébré le 29 janvier 1853. La vieille comtesse de Montijo et sa fille étaient arrivées au but de leurs rêves ambitieux, il s'agissait maintenant de bien remplir cette position brillante mais difficile.

En Amérique, et surtout dans le Nord, l'élévation de Louis-Napoléon fut accueillie avec des sentiments mêlés. En effet,

son arrivée au pouvoir signifiait la disparition d'une république, forme de gouvernement que les États-Unis de l'Amérique du Nord auraient voulu voir établie dans le monde entier.

Napoléon III le savait fort bien et il était très susceptible en ce qui concernait la reconnaissance de son pouvoir usurpé.

Aussi, durant la guerre de Crimée, la première grande entreprise guerrière de Napoléon, les sympathies de l'Amérique du Nord furent-elles uniquement du côté russe. Au début de l'année 1865, cette guerre venait d'être terminée victorieusement pour les puissances de l'Ouest quand la joie de Napoléon fut encore rehaussée, le 16 mars 1856, par la naissance d'un héritier du trône, « l'Enfant de France ». En même temps, un hôte princier faisait annoncer sa visite à Paris. Cette visite allait jeter les bases de relations qui, plus tard, devaient être grosses de conséquences pour tous les intéressés. Le frère de l'empereur François-Joseph d'Autriche, l'archiduc Ferdinand-Maximilien, avait reçu l'ordre de rendre visite à Napoléon victorieux.

L'archiduc était né le 6 juillet 1832, au château de Schœnbrunn près de Vienne. Il était le second fils de l'archiduc Charles et de l'archiduchesse Sophie et ne comptait que deux ans de moins que son frère François-Joseph, déjà empereur d'Autriche. Les deux enfants avaient eu le même précepteur, le comte Henri Bombelles, qui avait établi pour des années un plan d'études, dont les exigences augmentaient avec l'âge des jeunes princes et qui embrassait une étonnante variété de matières.

La religion également ne fut pas négligée, mais le comte Bombelles veillait à ce qu'on n'inculquât pas aux deux enfants une piété bigote et intéressée, étrangère au caractère du christianisme et qui n'a rien à faire avec la véritable foi. Par exemple il avait défendu à ses élèves, et cela sévèrement (1), de porter des rosaires, car il était d'avis que de telles pratiques conduisaient facilement à un fétichisme superstitieux et à une manière de prier des lèvres sans que l'âme et l'intelligence y aient leur part, comme Maximilien eut souvent l'occasion de l'observer plus tard et surtout au Mexique. On attachait la

(1) Tiré d'une lettre de l'empereur Maximilien à Gutierrez du 19 mars 1866. Vienne, Archives de l'État.

plus grande importance aux exercices physiques et aux sports dans l'éducation des princes. L'équitation surtout avait les préférences de Maximilien, tandis que son frère François-Joseph, dans sa jeunesse, n'aimait guère à monter à cheval. Plus la course était rapide et audacieuse, plus le jeune Maximilien était heureux. Sans se soucier du danger, qui d'ailleurs lui était inconnu, ayant à sa disposition les chevaux de l'écurie impériale admirablement dressés, il essayait toujours d'échapper à ses compagnons d'équitation. L'archiduc a écrit une fois dans ses Mémoires (1) : « Aller au pas c'est la mort, au trot c'est la vie, au galop la félicité, à cheval il m'est impossible d'aller lentement. » Mais de galoper sur la terre ne lui suffisait pas. Il voulait monter plus haut, s'élever dans l'air bleu, jusqu'aux nuages. « J'attends des choses extraordinaires de l'aviation, écrivait-il, et si l'hypothèse du dirigeable devient une réalité, je me ferai aviateur et je suis sûr d'y trouver la plus grande concentration de jouissances (2). »

Après les exercices corporels en plein air, Maximilien retournait d'autant plus volontiers à une activité sérieuse. L'archiduc s'essaya pendant quelque temps dans la peinture et le modelage, mais c'est pour l'art d'écrire qu'il avait le plus de talent. « C'est dans l'étude de l'art et des sciences, nous dit-il lui-même, qu'il trouva durant toute sa vie une source intarissable de consolation (3). »

Une certaine timidité, qu'on remarquait au début chez le jeune archiduc, disparut bientôt. Avec les personnes amies il pouvait être d'une cordialité captivante. Séduisant et intéressant dans sa conversation, son frère aîné, plus froid et plus réservé, lui portait envie pour les succès dus à son apparition personnelle.

L'archiduc Ferdinand-Maximilien était d'une structure fine et délicate. Ses cheveux étaient blond clair et ses yeux bleus vous regardaient avec franchise. Son menton un peu fuyant se dissimula plus tard sous une barbe blonde très soignée et partagée au milieu. Maximilien avait l'habitude de la caresser souvent. Avec son teint plutôt pâle il offrait dans l'ensemble

(1) FERDINAND-MAXIMILIEN D'AUTRICHE, *Pages de ma vie. Esquisses de voyages, aphorismes, poèmes*. Leipzig, 1867, II, p. 215.

(2) *Ibid.*, III, p. 220.

(3) *Ibid.*, V, p. 9.

de sa personne l'aspect d'un jeune homme charmant, et un air doux, presque féminin, était répandu sur tout son être. Comme chez l'impératrice Eugénie, qui possédait certaines qualités masculines sans que son caractère de femme en souffrit, il y avait, chez Maximilien, des traits essentiellement féminins. Le cœur jouait chez lui un grand rôle. Il pouvait être ami autant que personne et acceptait aussi avec un cœur ému et reconnaissant l'amitié qu'on lui offrait, vraie ou simulée. Il possédait une âme riche et loyale. Souvent son cœur l'entraînait à des faiblesses dans ses actes. L'énergie et la force n'étaient pas son fort, on pouvait tout au plus lui accorder une certaine ténacité. De temps en temps, surtout quand il sentait qu'on le croyait faible, il avait des accès subits d'une énergie fougueuse qui l'entraînaient à des mesures irréfléchies qu'il regrettait bientôt après.

Ferdinand-Max avait des tendances romantiques et sentimentales, il aimait la nature, les animaux, les fleurs et les fruits. Par contre, le sentiment de l'honneur et la fierté familiale des Habsbourg étaient fortement développés chez lui. Dévoré d'ambition, ce désir immodéré lui donna une virilité qui l'accompagna tout le long de sa vie. A part cela, son caractère était un peu superficiel, il avait un peu ce quelque chose de débonnaire et de bon vivant propre à l'Autrichien, mais il était foncièrement honnête et loyal. L'archiduc Max comme on l'appelait tout court, était le type achevé d'un enfant viennois, avec toutes ses qualités et avec tous ses défauts. Dans une société intime ou bien là où il s'agissait de plaire, il pouvait être souvent un causeur agréable, gai, plein d'esprit et d'ironie, qui savait s'attirer l'approbation des salons. Mais au fond il ne se sentait pas à son aise en société et prétendait appartenir à demi à ces personnes rares qui s'ennuient dans le monde et se plaisent dans la solitude, contrairement à la plupart des hommes qui s'amuse dans une société bruyante et s'ennuient quand ils sont seuls. Mais à demi seulement, terme qu'on pourrait aussi appliquer à beaucoup d'autres qualités du prince impérial.

D'un autre côté il y avait aussi des extrêmes dans sa nature. Avait-il une fois donné sa confiance à quelqu'un, il la poussait toujours trop loin. Il épanchait tout son cœur dans celui de ses confidents, leur racontait toutes ses idées; souvent il

était trompé par eux et souvent il tombait en leur complète dépendance. Cette confiance illimitée était la conséquence de son bon cœur et de la certitude, pour lui toute naturelle, que tout homme, ainsi que lui, ne pouvait penser, sentir et agir que loyalement.

Quelque chose de très caractéristique pour Ferdinand-Maximilien, c'était une petite feuille cartonnée, sur laquelle il avait noté les règles qu'il voulait suivre durant sa vie. Les traces d'un usage fréquent que porte ce petit carton montrent qu'il l'avait souvent sur lui et lui demandait conseil (1). Voici textuellement ces règles de conduite :

I. L'esprit doit dominer le corps, le tenir en la juste mesure et dans les limites de la morale.

II. Ne jamais mentir, pas même par nécessité ou vanité.

III. Être aimable avec tout le monde.

IV. Justice en toutes choses et envers chacun.

V. Ne jamais médire de son prochain.

VI. Ne pas répondre sans réflexion pour ne pas tomber dans un piège.

VII. Ni gros mots, ni grivoiseries.

VIII. Éviter tout ce qui pourrait choquer, même pour montrer de l'esprit, car les pointes blessent.

IX. Pas de superstition, fruit de la peur et de la faiblesse.

X. Pas de plaisanteries avec les subalternes, ni de conversation avec les serviteurs.

XI. Avoir des délicatesses et des attentions pour son entourage.

XII. Dans les choses justes être barre de fer avec tous.

XIII. Ne jamais tourner en ridicule la religion ni l'autorité.

XIV. Pas d'exaltation, garder la mesure en tout.

XV. Écouter tout le monde, se fier à un très petit nombre.

XVI. Ne jamais se laisser entraîner par la première impression.

XVII. Ne jamais se plaindre, c'est un signe de faiblesse.

XVIII. Toujours diviser son temps d'une manière pratique, occupations régulières et variées.

XIX. Songer à ses propres fautes en jugeant celles des autres.

(1) Ce petit carton, usé et sali à force d'être porté, se trouve à Vienne, Archives de l'État.

1. Der Geist domine über Körper und Seele ist in Maaß und Billig
2. Nie ein unvorsiger Mensch, selbst nicht ein Kind der Eitelkeit.
3. ^{freundlich mit Allen} ~~Alle Menschen~~ ^{offen} ~~offen~~ ^{und} ~~und~~ ^{für} ~~für~~ ^{offen} ~~offen~~ ^{und} ~~und~~ ^{billig} ~~billig~~ ^{und} ~~und ^{billig} ~~billig~~~~
4. Gerechtigkeit in Allem und Jedem.
5. Niemandem Böses rathen noch thun.
6. Nicht unbeten in der Hand, auch in keine Tugenden zu fallen.
7. Niemandem Böses rathen, d. h. einen Zothem zu rathen.
8. Alles anständig, selbst wenn es sich um die kleinsten Sachen, auch die kleinsten handelt.
9. Kein Aberglaube, denn er ist die Feindin der Feindin und Dummheit.
10. Nicht mit den Menschen und Göttern zu reden, sondern nicht mit den Menschen, sondern mit den Göttern, nicht mit den Menschen, sondern mit den Göttern.
11. Niemandem Böses rathen, sondern seine Heiligkeit anzuwenden und zu rathen, Alles loben, was gut ist.
12. Nie Böses rathen, sondern Alles mit Allen.

FAC-SIMILÉ DES « RÈGLES DE VIE » ÉCRITES DE LA MAIN DE L'ARCHIDUC ET QU'IL PORTAIT TOUJOURS SUR LUI.

XX. A chaque démarche songer aux conséquences.
 XXI. Rechercher la solitude et y trouver le temps pour réfléchir.

XXII. Take it cooly.

XXIII. Le temps arrive pour toutes choses.

XXIV. Rien ne dure éternellement.

XXV. Se taire, là où il n'y a rien à améliorer.

XXVI. Deux heures d'exercices physiques par jour.

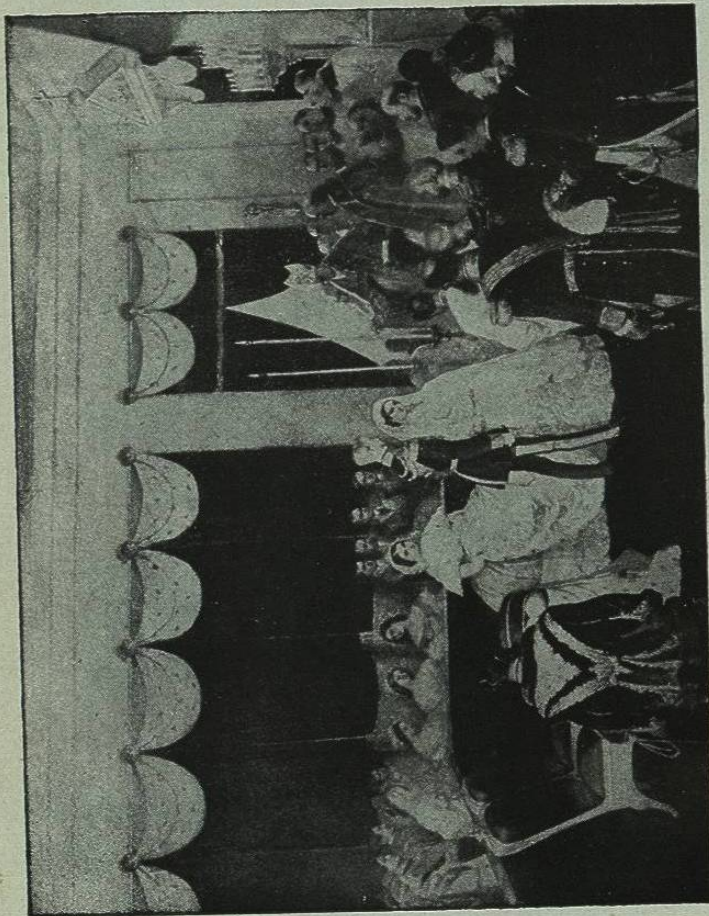
XXVII. En cas de maladie, isolement total du monde.

C'étaient de nombreuses et bonnes résolutions qui ne furent pas toujours tenues. Mais le fait d'avoir fixé sur papier ces préceptes montre déjà le désir d'être aussi parfait que possible et de répondre, autant que faire se pourrait, aux espérances qu'un homme, réfléchi et ayant un idéal, pouvait fonder sur un homme et sur un prince.

L'archiduc avait, dès sa jeunesse, un besoin d'activité très prononcé. « Ce n'est que dans l'activité qu'on trouve le bonheur », a-t-il écrit, et pour les jeunes gens qui ont un surplus d'ambition il pensait qu'il serait bon de leur donner un métier susceptible de développement, afin de pousser le feu de leur ambition dans une direction utile et profitable (1). Mais il ne se cachait pas que l'ambition ne pouvait être utile que dans le cercle du possible ; une ambition trop élevée est dangereuse. Il en est d'elle comme des ballons : il est intéressant et beau de monter jusqu'à une certaine hauteur. On a un beau coup d'œil, clair et étendu. Mais si l'on monte trop haut le vertige vous prend. La vue se brouille, elle est confuse, l'air devient trop léger et finalement c'est la chute qui vous casse le cou.

Maximilien se tenait en garde contre un tel destin, mais un feu intérieur le consumait. Il ne pouvait pas se défendre contre un certain sentiment d'envie en songeant à l'énorme champ d'action qui était devenu l'apanage de son frère François-Joseph par son avènement au pouvoir en 1848. Il aurait voulu y avoir sa part, être écouté, aider, mais ce désir n'était pas partagé par François-Joseph qui, en toute amitié et politesse, refusait au fond toujours la collaboration de son frère. Il ne voulait pas de second à ses côtés et encore moins que tout autre un si proche parent. Les allusions réitérées de Ferdi-

(1) FERDINAND-MAXIMILIEN, *Pages de ma vie*, VII, p. 222 et 228.



MARIAGE DE L'ARCHIDUC FERDINAND-MAXIMILIEN AVEC LA PRINCESSE CHARLOTTE DE BELGIQUE A BRUXELLES, LE 27 JUILLET 1857.

(Aquarelle de Cesare Dell'Acqua.)

mand-Maximilien ne furent jamais entendues. Cette attitude de son frère le froissait, car il voyait bien qu'on ne voulait lui donner qu'une sphère d'action secondaire, plutôt représentative, et en tous les cas seulement une sphère qui le tiendra éloigné de la capitale et lui interdirait la possibilité d'une influence directe sur les affaires gouvernementales. Cette situation fit naître de l'amertume chez le jeune archiduc, en même temps que le désir de quitter sa patrie, d'apaiser par des voyages dans des pays lointains sa soif de science et de vie plus intense. L'amour pour la mer s'était éveillé tôt chez le jeune homme, il ne se sentait pas à son aise dans une contrée des Alpes, belle sans doute, mais où les montagnes arrêtaient partout les regards. Comme un cauchemar, leur hauteur pesait sur son âme, avide de lointain et d'infini. La mer seule l'attirait et le charmait par sa grandeur sans limites, la mer avec ses aspects toujours changeants, offrant tantôt une image de paix et de calme, tantôt majestueuse dans la fureur irritée de ses vagues. L'archiduc avait donc souhaité de devenir officier de marine et on était allé au-devant de ses vœux, car pour mille raisons son frère impérial était enchanté de cette vocation.

A partir de 1850, l'archiduc Ferdinand-Maximilien entreprit sur des vaisseaux de la flotte de guerre de longs voyages qui l'amènèrent d'abord en Grèce, en Asie Mineure, dans l'Italie du Sud et en Espagne. En 1854, à l'âge de vingt-deux ans, il devint amiral, commandant en chef de la flotte.

A Grenade, devant les tombeaux des rois, de Ferdinand et d'Isabelle et des Habsbourg d'Espagne, il éprouva un vif sentiment de fierté en songeant à l'ancienneté de sa maison. Il se sentait, par sa descendance directe, plus proche des morts que la reine ou les princes d'Espagne eux-mêmes et avoua que le sentiment de parenté pouvait vous émouvoir encore après des siècles. Il avait là devant lui les insignes royaux de Ferdinand le Catholique :

« Plein de fierté et de convoitise, raconte-t-il, je saisis avec mélancolie l'anneau d'or et l'épée jadis puissante. Quel beau et splendide rêve pour le neveu des Habsbourg d'Espagne, que de pouvoir brandir l'une pour s'emparer de l'autre (1). » D'un

(1) FERDINAND-MAXIMILIEN, *Pages de ma vie*, II, p. 164.

coup ses pensées les plus intimes se faisaient jour. C'était un pur accident que son frère avait pu mettre sur sa tête la couronne d'Autriche, l'accident de la primogéniture. N'était-ce pas une injustice du sort que lui, Ferdinand-Maximilien, d'égale naissance et de même souche, devait traverser la vie sans couronne, uniquement parce qu'il avait deux ans de moins que son frère? L'éclat trompeur d'une couronne l'attirait, oubliant les ronces il ne voyait que le bonheur de pouvoir consacrer sa vie et sa personne au bien-être d'un peuple.

Mais ce n'étaient là que des visions passagères, la vie quotidienne les effaçait et enveloppait le jeune prince de sa monotonie. Il fut arraché à l'uniformité de sa vie de marin par un ordre impérial ; il devait se rendre à Paris pour explorer la situation et les dispositions à la nouvelle cour napoléonienne.

L'archiduc se chargea avec plaisir de cette mission intéressante. Il arriva à Paris le 17 mai 1856. Les rapports qu'il adressa à son frère impérial nous ont été conservés. Ils sont typiques et pour la mentalité du prince à cette époque, et pour sa manière de voir les choses, et aussi pour la vie à la cour de Napoléon III.

« Le prince Napoléon (1), écrivait Ferdinand-Maximilien à l'empereur François-Joseph (2), chargé par Napoléon de me recevoir à la gare, s'acquitta de cette tâche d'une manière si sèche et si froide, que je me sentis obligé, en guise de représailles, de me montrer vis-à-vis de lui aussi d'une grande retenue. Comme curiosité significative je vous dirais que les équipages qui devaient m'emmener à Saint-Cloud n'étaient pas encore là à mon arrivée et que je dus les attendre longtemps. L'empereur, qui me reçut en haut de la rampe du château de Saint-Cloud, se montra, durant cette première entrevue et pendant toute la soirée, d'une timidité insurmontable, ce qui ne me fit pas précisément une impression très favorable. Sa petite stature, son extérieur qui n'a rien de noble (3), sa démarche traînante, ses mains sans aucune beauté, le regard

(1) Fils du roi Jérôme, d'où cousin de Napoléon III, auquel il fit toujours de l'opposition.

(2) D'après un brouillon de ce rapport trouvé à Vienne dans les Archives de l'État. Dans le brouillon, les mots et propositions entre parenthèses ont été effacés par l'archiduc et remplacés par d'autres.

(3) Tout d'abord il y avait le mot « vulgaire ».